

CHAPITRE PREMIER

Je ne pensais pas, jeune fille du bord du lac, ressentir un jour l'impérieux besoin de tailler une plume pour laisser à ceux qui me survivront, ou qui viendront au monde après moi, un témoignage de la terrible histoire que j'ai vécue.

Je n'évoquerai point les tourments ordinaires de la vie qui en ce siècle de poudre et d'acier occasionnent de grandes souffrances, mais ce que j'ai vécu, en l'an 1538, sur la route Pagarine.

Mes parents m'ont donné comme nom de baptême celui de la mère de Marie, deux syllabes qui évoquent la droiture et la sagesse. Leur musique commence par le son d'une trompette pour s'achever dans la sourde vibration d'une corde de harpe. La première syllabe se prononce bouche ouverte pour laisser sortir l'air que nous expirons ; la seconde nécessite de refermer la mâchoire jusqu'à coller la langue contre le palais. La première appelle à l'éveil, la seconde à l'apaisement.

Anne vient de l'hébreu *Hanna*, celle qui a reçu la grâce. Je croyais, en mes jeunes années, que Dieu l'avait déposée sur mon front le jour de mon baptême. Je me sentais, sur la douce berge qui exhalait le foin et le tilleul, à l'abri des malheurs dont le Créateur punit les hommes de leur concupiscence.

Les éclats de rosée sur le seigle mûr, les brassées liées en gerbes, la batée, l'odeur de la terre retournée, les pas mesurés des grands bœufs, les champs de neige qui plongeaient dans les eaux du lac figées par le gel, les jonquilles au printemps revenu, les barques qui nous emmenaient, le dimanche, visiter nos cousins à quelques lieues de Genève, ont ponctué chaque respiration du bonheur simple d'exister en un monde où l'on se sait à sa juste place.

Mon enfance a coulé, sur cette terre baignée de lumière, comme une grosse rivière qui fait frémir les roseaux enracinés sur ses berges.

Le Joachim que Dieu m'a choisi s'appelle Charles. Il m'a donné, comme dans les Evangiles, l'amour qu'une femme bien née attend de son époux.

Mon doux ami a fait de moi la comtesse de Montreuil. Il m'a enlevée à ma rive natale pour m'emmener dans son fief en Maurienne. Il a posé sur mes épaules un manteau d'amour qui réchauffe et protège dans les nuits froides de l'exil ; pour empêcher que le démon ne le déchire, il le ravaude constamment avec ses mots ou ses caresses.

Le souffle du malheur, lorsque nous nous sommes installés à Chambéry près du duc Charles III¹, n'avait pas encore saisi mon être. La vie dans la cité où nous avons aménagé une résidence, dans la rue *Sous le Château*² près du pont de la Belle-Combette, a continué à couler comme une grosse rivière.

J'étais alors d'une nature insouciant et gaie. Mon doux ami qui voyait les nuages s'amonceler sur la Savoie trouvait auprès de moi une source de sérénité et d'espérance. La source s'est tarie, mon caractère s'est cuirassé, la nostalgie et la rancœur se sont insinuées en moi durant la guerre contre les Valois³. Les malheurs que nous avons connus m'ont fait douter que Dieu ait, au son de mon nom, déposé sa grâce sur mon front.

1. Charles III le Bon, duc de Savoie (1504-1553).

2. Rue Basse-du-Château qui devait être au XVI^e siècle la principale liaison entre le château ducal de Chambéry et la place Saint-Léger.

3. Famille issue des Capétiens qui monta sur le trône de France en 1328 dans la personne de Philippe VI pour le quitter à la mort d'Henri III en 1589.